

# Jaurès et la classe ouvrière

## Benoît Kermoal\*

\* *Doctorant à l'EHESS, enseignant en histoire au lycée Saint-Exupéry, Mantes-la-Jolie*



Le 10 mai 1914, Jean Jaurès signe dans *l'Humanité* un article à propos de la fin de la campagne pour les élections législatives<sup>1</sup>. Le directeur politique du journal y souligne la volonté des ouvriers de voter pour les candidats de la SFIO : « Jamais il n'y eut dans la classe ouvrière, jamais il n'y eut parmi les travailleurs socialistes un empressement aussi grand à user de la part de force que le droit de suffrage remet à chacun d'eux. Partout la ferveur attentive du peuple ouvrier a répondu à la dignité, à la force, à l'élévation, à la franchise de la propagande socialiste. Partout notre idéal a été clairement affirmé ; partout notre programme immédiat a été nettement défini. Les prolétaires savent que l'heure n'est plus au scepticisme, au dilettantisme et aux fantaisies, mais à l'action<sup>2</sup>. » Jaurès affirme ici clairement que les ouvriers doivent naturellement voter en faveur du parti socialiste, qui les place au cœur de son projet politique : à court terme, ils profiteront des réformes que ses élus auront réussi à faire voter à l'Assemblée ; à plus long terme, ils seront le fer de lance d'une révolution qui donnera lieu à une société plus juste. Pourtant, les rapports qu'entretient Jaurès avec la classe ouvrière sont plus complexes qu'ils ne paraissent dans cet article ; il faut en rappeler les constantes et les évolutions, du début de son engagement politique, au milieu des années 1880, jusqu'à sa mort, en 1914.

1. Voir à ce sujet la note que nous avons publiée, « Jaurès député », Fondation Jean-Jaurès, coll. « Les Notes Jaurès », n° 13, 15 avril 2014 (en ligne : [www.jean-jaures.org/Publications/Notes/Jaures-depute](http://www.jean-jaures.org/Publications/Notes/Jaures-depute)).

2. Jean Jaurès, « Ferme espoir », *l'Humanité*, 10 mai 1914, p. 1 (en ligne : [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k253821z.langFR](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k253821z.langFR)).

La Fondation Jean-Jaurès met en œuvre partout en France et tout au long de l'année 2014 de nombreuses initiatives pour commémorer le centenaire de l'assassinat de Jean Jaurès. Retrouvez chaque semaine une nouvelle note de l'auteur qui, à partir d'un article de Jean Jaurès à la même date en 1914, nous fait redécouvrir l'homme et ses idées.

# Jaurès et la classe ouvrière

## LES OUVRIERS DANS LA FRANCE DE LA BELLE ÉPOQUE

Le monde des ouvriers dans la France d'avant 1914 n'a pas l'unité que le terme « classe ouvrière » laisse supposer<sup>3</sup>. Ce groupe social représente seulement 16 % de la population active du pays. Un chiffre en constante augmentation, d'autant que la France est entrée complètement dans ce que les historiens appellent la deuxième révolution industrielle. Les entreprises sont plus dynamiques, de nouvelles branches d'activité existent et l'on assiste à une concentration des usines. La production et la transformation d'aluminium font leur apparition, la métallurgie devient indispensable à toutes les activités humaines, des innovations comme la photographie, le cinéma, l'automobile ou encore l'aéronautique connaissent des applications industrielles qui nécessitent une main-d'œuvre de mieux en mieux formée. Dans ce monde social diversifié, quelques corps de métier incarnent le dynamisme revendicatif des ouvriers : ce sont les mineurs, mais aussi les cheminots ou les ouvriers de la métallurgie. Pourtant, il ne faudrait pas oublier que 60 % de cet ensemble travaille encore à domicile ou dans de petites entreprises de moins de dix employés, par exemple dans le textile. Beaucoup d'ouvriers qualifiés, comme les charpentiers ou les fabricants de chaussures, ont un statut qui les rapproche davantage des artisans. Mais quelques grandes usines sont créées depuis peu, en particulier dans l'automobile, et de nouvelles méthodes d'organisation du travail basées sur le taylorisme commencent à voir le jour.



Les transformations économiques et sociales de la France de la Belle Époque apportent des améliorations pour les ouvriers ; il y a ainsi globalement de meilleures conditions de vie, même si les inégalités perdurent et les revendications sont nombreuses. Jaurès et la SFIO, avec d'autres structures, souhaitent la fin de la dépendance des ouvriers et la naissance d'une société plus juste. Ces organisations sont regroupées sous le nom de « mouvement ouvrier », terme qui désigne les groupes politiques, avant tout les socialistes, mais aussi les coopératives, le mouvement mutualiste et enfin les syndicats. Le chef de file de la SFIO a toujours pensé que ces organisations, malgré leurs différences, poursuivaient le même but : « Le prolétaire doit agir et combattre comme syndiqué, comme citoyen, comme coopérateur. Coopération, socialisme, syndicalisme sont trois

3. L'appellation de « classe ouvrière », tout comme celle de « prolétariat », appartient au vocabulaire usuel du marxisme. Nous reviendrons dans une prochaine note sur l'apport de cette idéologie à la pensée jaurésienne.

# Jaurès et la classe ouvrière

forces distinctes et autonomes, mais solidaires. L'abaissement de l'une abaisse les autres. L'exaltation de l'une exalte les autres<sup>4</sup>. » Mais cette volonté unitaire affirmée par Jaurès ne va toutefois pas de soi, car si la question des coopératives – avec l'action de l'ethnologue Marcel Mauss ou celle du collaborateur de *l'Humanité* Ernest Poisson<sup>5</sup> – fait peu à peu l'objet d'un consensus au sein de la SFIO, les rapports avec la CGT sont bien plus compliqués.

La CGT, créée en 1895, a adopté en 1906, juste après l'unification de la famille socialiste, la charte d'Amiens prônant l'autonomie complète vis-à-vis des partis politiques. Le syndicalisme défendu est avant tout révolutionnaire, basé sur la lutte des classes et sur l'action directe qui n'exclut pas la violence. La grève générale, qui entraînerait obligatoirement une révolution, fait figure de mythe mobilisateur pour les syndicalistes de la CGT, qui se méfient en conséquence de la république – considérée comme un régime bourgeois et capitaliste –, mais aussi des socialistes, perçus comme des arrivistes avides de pouvoir. Face à une telle opposition, Jean Jaurès tente de se mettre au service de la classe ouvrière et de renforcer la solidarité de toutes les organisations du mouvement ouvrier.

## JAUÈS, ÉLU SOCIALISTE AU SERVICE DE LA CLASSE OUVRIÈRE

C'est par l'action et la lutte que Jaurès découvre le monde ouvrier et qu'il soutient ses intérêts. À Carmaux, c'est en défendant l'ouvrier Calvignac<sup>6</sup> qu'il renforce son idéal socialiste ; à partir de là, la classe ouvrière se trouve au cœur de son projet politique. Pour lui, c'est l'agent de transformation de la société capitaliste marquée par d'injustes inégalités. Il se rallie en conséquence à la lutte des classes, mais son marxisme est amendé par les idéaux républicains : ce qui compte avant tout, c'est la réalisation immédiate d'une république sociale qui sera complétée dans un second temps par un bouleversement révolutionnaire. Cependant, face à la misère ouvrière, Jaurès garde



4. Jean Jaurès, « L'origine », *l'Humanité*, 22 septembre 1913, p. 2 (en ligne : gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k253595z.langFR).

5. Ernest Poisson (1882-1942) était un proche collaborateur de Jaurès. Il était présent lors de son assassinat, le 31 juillet 1914.

6. Pour connaître les circonstances dans lesquelles Jaurès a apporté son soutien à Calvignac, voir notre note « Jaurès député », *op. cit.*, p. 2.

# Jaurès et la classe ouvrière

intacte sa capacité d'indignation. À plusieurs reprises en effet, il sert d'arbitre dans des actions collectives. Ainsi, en 1900, les mineurs de Saint-Etienne font appel à lui pour aider au règlement d'un conflit qui les oppose aux compagnies minières. Il sert d'arbitre et de conciliateur en portant la parole des grévistes devant les autorités de l'État. Son action aboutit à un règlement favorable pour les mineurs<sup>7</sup>. Quelques années plus tard, en février 1907, il se rend à Fougères, qui vient de connaître un long et difficile conflit. Cette petite ville de Bretagne est un des centres les plus importants de production de chaussures à l'époque, avec plus de 10 000 ouvriers qui travaillent dans ce domaine. Durant l'hiver 1906-1907, les patrons de l'industrie du cuir veulent imposer des tarifs revus à la baisse et ferment les établissements de production pour forcer les ouvriers à accepter les nouvelles conditions de travail. L'enjeu est d'importance : il s'agit pour les dirigeants de briser le mouvement syndical qui est fort dans ce secteur. Un long bras de fer s'ensuit, où la France entière découvre la misère des ouvriers et des ouvrières ; des actions de solidarité sont lancées, comme des soupes collectives ou le placement des enfants d'ouvriers dans des familles d'accueil. L'intransigeance patronale frappe l'opinion publique, et Jaurès suit régulièrement l'évolution du conflit. En effet, à Fougères, syndicalistes et socialistes agissent de concert, ne cèdent pas aux provocations des dirigeants et n'utilisent pas non plus la violence pour débloquer la situation. Surtout, les négociations aboutissent finalement à une victoire des ouvriers. Jean Jaurès le souligne lorsqu'il se rend à Fougères le 17 février 1907 : « Pendant trois mois, vous avez mené une lutte contre la classe dirigeante. Vous avez montré que vous étiez capables de vous diriger vous-mêmes. Vous avez compris que les violences ne mènent à rien dans une lutte économique. La lutte qui vient de se clore n'est qu'une période de la grande bataille engagée par les travailleurs pour faire aboutir leurs droits. Cette lutte n'est pas finie. Votre arme a été la puissance de l'organisation, vous avez réussi, vous devez tremper cette arme afin qu'elle soit plus forte que jamais<sup>8</sup>. » Nous voyons dans cet extrait que le conflit des chaussonniers de Fougères est exemplaire aux yeux de Jaurès, car les ouvriers ont montré leur détermination tout en restant dans le cadre de la légalité. Soutenus par l'ensemble des organisations ouvrières, ils ont aussi réussi à faire plier les patrons. Dans la lutte, la classe ouvrière s'est donc forgé une identité collective que la république



7. Voir Gérard Lindeperg (dir.), *Jaurès et la Loire*, Sayat, De Borée, 2013.

8. Jean Jaurès, cité dans l'article de Claude Geslin, « La grève des chaussonniers fougérais de l'hiver 1906-1907 », *Cahiers Jaurès*, n° 199, janvier-mars 2011, pp. 41-52.

# Jaurès et la classe ouvrière

sociale doit maintenant accepter. Jaurès souhaite que le parti socialiste soit précurseur dans la reconnaissance pleine et entière des ouvriers dans une nouvelle société plus égalitaire.

## LE CHEF DU MOUVEMENT OUVRIER EN 1914 ?

Le tribun socialiste est présent dans les luttes ouvrières de son époque. Il souhaite convaincre que, par ses actions multiples et malgré sa diversité, le mouvement ouvrier peut apporter l'avènement du socialisme. Il faut en conséquence que la SFIO et les autres organisations trouvent un terrain d'entente et puissent mener des actions solidaires. Le directeur de *l'Humanité* ouvre ainsi les colonnes du journal à partir d'août 1906 aux leaders de la CGT : « Je suis sûr que les lecteurs de *l'Humanité*, travailleurs, socialistes, démocrates, nous sauront gré de leur permettre de suivre le mouvement ouvrier, syndical et coopératif, interprété par ceux-là mêmes qui y prennent une grande part. Je voudrais que ce journal pût traduire toute la pensée de la classe ouvrière politiquement organisée dans le Parti socialiste, économiquement organisée dans les coopératives et les syndicats. Qu'importe, dès lors, les divergences de vues qui subsistent dans bien des questions de méthode entre plusieurs de nos collaborateurs nouveaux et nous ? Ce n'est ni par autorité, ni par surprise que se réalisera l'unité d'idée et d'action<sup>9</sup>. » Plusieurs débats, souvent houleux, ont ensuite lieu dans le journal, et Jaurès défend point par point ses conceptions de l'action politique en faveur des ouvriers. De nombreux militants de la SFIO et de la CGT se montrent hostiles à la tenue de tels débats dans *l'Humanité*, au nom de l'autonomie nécessaire de chaque organisation. Mais les liens entre les deux sont souvent étroits, en particulier en province, où les militants socialistes sont aussi militants syndicalistes. Jaurès réussit avant tout à les convaincre que les convergences de vues sont possibles et nécessaires : l'action solidaire menée en commun est plus efficace. Les lois sociales, que la III<sup>e</sup> République peine à adopter, sur la durée journalière du temps de travail, la protection sociale, les retraites sont également l'occasion pour le parlementaire de valoriser l'action politique des socialistes. À partir de 1913, c'est surtout par la mobilisation contre la



9. Jean Jaurès, « Par la classe ouvrière », *l'Humanité*, 10 août 1906, p. 1 (en ligne : [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k251026t.langFR](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k251026t.langFR)).

# Jaurès et la classe ouvrière

guerre et la loi de Trois Ans que Jaurès parvient à s'imposer comme le leader implicite du mouvement ouvrier en France. Dans l'article du 10 mai 1914, il réaffirme son opinion : c'est par la participation aux élections, et par le vote en faveur des socialistes, que les travailleurs et l'ensemble du peuple pourront aider à l'avènement d'une société plus juste.

Plus d'une centaine de socialistes sont élus lors de ces élections, et ce succès doit beaucoup à l'action du député de Carmaux. Quant à l'unité de vues entre Jaurès et les représentants syndicalistes de la classe ouvrière, c'est sans doute Léon Jouhaux, le secrétaire général de la CGT depuis 1909, qui l'exprime le mieux, quelques semaines plus tard, dans les circonstances particulières des obsèques du grand tribun socialiste : « Jaurès était notre pensée, notre doctrine vivante ; c'est dans son image, c'est dans son souvenir que nous puiserons nos forces dans l'avenir<sup>10</sup>. »

## Pour aller plus loin

Deux études sont essentielles pour mieux connaître les rapports entre Jaurès et la classe ouvrière :

- Jean Jaurès, *La Classe ouvrière*, textes rassemblés et présentés par Madeleine Rebérioux, Paris, François Maspero, « Petite collection maspero », 1976.
- *Jaurès et la classe ouvrière*, Paris, Les Éditions ouvrières, coll. « Mouvement social », 1981.

La synthèse la plus complète sur les ouvriers à cette période :

- Gérard Noiriel, *Les Ouvriers dans la société française, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1986.



10. Discours de Léon Jouhaux, *l'Humanité*, 5 août 1914, p. 1 (en ligne : [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k253906g.image.langFR](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k253906g.image.langFR)).